

## **ARTS PLASTIQUES**

*par Chantal Bermond et Ariane Arlotti*

Plan de présentation : Formation, lieux de création, lieux d'exposition

Mais en premier partons de la réalité d'un artiste plasticien.

Tout d'abord, un constat : le terme artiste plasticien recouvre des activités variées et pluridisciplinaires : photographe, sculpteur, vidéaste, peintre, performer, médiateur....

En Suisse, il n'existe pas de statut d'artiste plasticien. L'artiste plasticien est considéré comme indépendant ce qui veut dire qu'il assume lui-même ses charges et ne peut pas percevoir des indemnités de chômage, sauf s'il est salarié pour autre chose.

Cette situation oblige la plupart des artistes à avoir un autre revenu appelé alimentaire. Beaucoup enseignent ou sont partiellement salariés. Les artistes qui sont réellement indépendants au sens où la loi l'entend, à savoir qu'ils sont inscrits à une caisse AVS sont une minorité. Et en général ils se préoccupent peu de leur retraite.

L'idée reçue que la vie d'artiste est une vie de bohème reste une réalité aigre/douce...

Dans les faits il y a peu d'élus qui arrivent à vivre entièrement de leur art, pour tous les autres l'équilibre entre ces différents temps de travail, artistique et alimentaire, reste précaire. Si les charges deviennent trop importantes, le temps dévolu au travail artistique a tendance à diminuer, voire à disparaître avec le temps.

S'il y avait une meilleure reconnaissance du statut des artistes plasticiens, cela permettrait de meilleures possibilités de louer des ateliers comme pour les artisans par exemple dans les zones artisanales...

Heureusement, grâce à des subventions publiques octroyées par la Ville de Genève, le canton et l'Office fédéral de la culture, de nombreux artistes peuvent assurer une partie de leur création. Généralement les plasticiens peuvent obtenir diverses bourses dont la plus prestigieuse est la bourse fédérale qui peut rapporter jusqu'à 25'000 francs à l'artiste primé. D'autres soutiens sont accordés sous forme de bourses de résidences, d'achats d'œuvres, de commandes publiques, de soutien à la production et à la publication et d'aides à la création sur présentation d'un dossier auprès du Fond municipal d'art contemporain (FMAC) et du Fond cantonal d'art contemporain (FCAC). Ces aides permettent généralement de financer le matériel nécessaire à la réalisation mais depuis cinq ans seulement les honoraires des artistes sont considérés et acceptés dans les budgets prévisionnels.

Pour information le FCAC, c'est une ligne budgétaire de 1 million maximum, et pour le FMAC c'est plus de 6 millions, mais ce chiffre regroupe aussi les subventions fixe aux institutions, les aides ponctuelles, aides à la création et dans les chiffres évoqués les frais de fonctionnement sont compris...

Les artistes sont très inquiets de la situation du Fond cantonal d'art contemporain.

Dernièrement nous avons appris qu'un certain nombre d'artistes ayant sollicité le FCAC pour une aide à la création en envoyant leur dossier, ont eu comme réponse que la subvention n'était pour le moment pas garantie.

Sachant que la ligne budgétaire du Fond cantonal à été votée tout récemment, comment interpréter cette réponse ?

Cela augure-t-il un transfert de charges où quoi d'autre ?

Ces dernières années le parcours de l'artiste s'est modifié sous l'influence du marché de l'art.

L'aspect économique influence de plus en plus tôt le parcours d'un artiste, le mirage d'être connu avant même d'avoir une œuvre reconnue.....

Saatchi à Londres initia à la fin du siècle dernier, une pratique qui est depuis devenue monnaie courante : Aller chercher les artistes étudiants dans les écoles.

Des artistes très jeunes sont déjà exposés dans des lieux importants, comment alors garder la maîtrise de sa production ?

La problématique centrale reste l'économie de l'artiste disent les étudiants de l'école des Beaux Arts.

Abordons maintenant la formation artistique :

Pour l'historique, l'école des Beaux-Arts de Genève est créée au XVIII<sup>e</sup> siècle, c'est la plus ancienne école d'art d'Europe, pendant longtemps elle é été la seule en Suisse. Les musées sont apparus au XIX<sup>e</sup> siècle, développant les notions de collections/conservation et de patrimoine, ils ont notamment servi de terrains d'étude pour les étudiants.

De tout temps cette école a démontré sa capacité de diversité et de mutation.

Elle a plusieurs fois changé d'identité et de statut, après 1975 elle est devenue l'ESAV, l'école supérieure d'art visuel, ce qui lui a conféré un statut équivalent à l'université.

À la fin des années 1990 elle devient l'ESBA, l'école supérieure des Beaux-Arts, ce qui lui donne une reconnaissance HES (Haute école suisse).

En début 2008, nouveau tournant, elle devient l'HEAD, la Haute école d'art et de design, en s'alignant sur le profil des écoles européennes, c'est l'union de deux entités, l'ESBA et la Haute école d'arts appliqués. L'idée d'aujourd'hui est de promouvoir des pôles d'excellence et de collaborations, connexion entre les différentes écoles d'une même région.

Le recrutement des élèves et enseignants reste toujours international.

Actuellement elle est répartie sur 6 sites et les bâtiments ne sont plus vraiment adaptés à la pédagogie artistique.

Le constat d'aujourd'hui c'est que la mobilité estudiantine s'accélère dans toute l'Europe et Genève est pénalisée. Car elle ne possède pas les structures adéquates pour accueillir les étudiants. Ce qui aura pour effet de privilégier des étudiants qui auront plus de moyens financiers et le risque est peut-être de voir un art qui remet moins en question la société, un art qui dérange moins, qui est moins subversif...

Pendant de nombreuses années, l'ESBA a dirigé les étudiants et les artistes en résidences vers Rhino et l'Arquebuse qui les ont accueilli. Depuis les évacuations aucune alternative n'a été proposée en remplacement.

Chaque année plus de 350 candidats se présentent au concours d'admission en 1<sup>ère</sup> année. Entre 100 et 130 diplômes sont délivrés annuellement.

Chaque année une partie de ces artistes alimente la liste des créateurs en recherche d'espace de travail.

Nous allons parler des espaces de création, car un artiste sans espace est un artiste amputé...

Dans les années 60/70, il était possible pour les artistes et les étudiants de louer un appartement à plusieurs, à des prix abordables, et de l'utiliser comme atelier. Les années 70 c'était aussi la philosophie du garage et de la cave, comme lieu de travail et d'exposition.

Il était aussi courant pour un artiste de trouver une annexe en campagne, un espace désaffecté pour y faire son atelier....

Puis, dès les années 80, les prix de l'immobilier ont commencé à monter, il est devenu difficile de trouver des espaces de création à des prix abordables.

Les squats et les lieux alternatifs se sont développés avec des lieux comme La Régie à l'îlot 13, le labo, le Garage, chez Brigitte, Planète 22, Piano Nobile à Lissignol, Stargazer, et notamment l'un des lieux le plus emblématique de la culture alternative Rhino. ...

Rhino était au cœur du réseau artistique genevois, les milliers d'artistes qui se produisaient dans toutes les institutions de la République de Genève, étaient accueillis, logés à moindres frais.

Aujourd'hui toutes les institutions en constatent le manque...

La Tour, l'Arquebuse ont également récemment disparus.

En ce début d'année 2008, la menace sur les lieux se poursuit et s'amplifie.

En septembre 2008 les artistes devront partir d'Artamis, cela représente plus de 50 ateliers en moins, et presque 250 artistes et artisans qui y travaillent...

Fin 2008, ce sera le tour de MottattoM (16 ateliers).

A la SIP, les artistes et artisans locataires des 30 ateliers sont en cours de négociations avec la fondation CIA propriétaire des locaux, pour qu'elle accepte une rénovation douce à moindre coût, ce qui permettrait de conserver des loyer abordables.

Du côté de l'Usine Kugler (plus de 50 ateliers) avec son bail de location renouvelable annuellement, le statu quo se maintient tant qu'aucun projet de réaménagement de la pointe de la Jonction n'est voté. Mais pour combien de temps encore...

Après des années de vitalité des lieux alternatifs, Le vent semble avoir tourné en politique, l'art commence à être sérieusement en mal d'espace.

Pourtant la scène alternative comme lieu de création/production/exposition, a toujours été un vivier de nouveau talent, et a alimenté le travail fait en institutions. Les artistes circulent et tous ces lieux, qu'ils soient, institutionnels, alternatifs, centre et espace d'art, travaillent dans un esprit de complémentarité.

Ils contribuent en commun au développement du travail des artistes.

### **L'exposition du travail d'un artiste est essentielle, une œuvre n'existe pas sans visibilité.**

D'où l'importance des lieux d'exposition, et de la renommée des institutions comme lieu de reconnaissance.

En 1973 sous l'impulsion de conservateurs et passionnés s'est créé le MAM, mouvement pour un musée d'art moderne. La question à l'époque était : faire un musée indépendant ou une filiale du musée d'art et d'histoire ?

En 1974 le centre d'art contemporain est né.

Cette institution est dédiée à la discussion, à la production et à la présentation de l'art contemporain –

1'300 m<sup>2</sup> sont dévolus pour accueillir des collaborations interdisciplinaires.

En 1985, alors que le médium photographique est encore peu reconnu en Suisse, est créé le centre de la photographie. Son programme d'exposition inclut les diverses façons d'exposer de la photographie et de l'utiliser.

La même année débute sous l'impulsion d'André Iten, une des collections vidéo la mieux dotée en Europe. En même temps, se mettent en place les activités informatiques et vidéo à Saint-Gervais.

Quelques années après le Centre pour l'image contemporaine et la Biennale pour l'image en mouvement voient le jour.

À la fin des années 80 la Ville de Genève rachète la SIP, seule friche industrielle disponible en ville.

Le Centre d'art contemporain alors sans locaux s'installe à la SIP en même temps que le musée Jean Tua.

En fin 80, le Grütli est inauguré après rénovation des locaux, la maison des arts était née. Toujours à la même époque, on inaugura l'Usine, espace pluridisciplinaire.

Dans ces 2 lieux la ville met des ateliers à disposition des artistes sur concours, il y en a 7 au Grütli et 14 à l'Usine.

La différence des investissements financiers pour la rénovation de ces deux lieux incontournables est parlante... :

Pour rénover le Grütli 20 millions ont été investis, à l'Usine 2 millions ont été dépensés pour la transformation de l'ancienne usine de dégrossissage d'or en espace culturel autogéré...

D'un côté les artistes plasticiens marchent toujours et créent sur du marbre, de l'autre ils marchent et créent sur un sol synthétique...

En 1994 le Mamco s'installe à la SIP. Au moment de l'ouverture il ne possédait pas de collection, seulement quelques œuvres achetées par ses membres, il a fonctionné sur un système de dépôts d'œuvres venant de collections publiques et privées.

Actuellement il recèle un vaste choix d'œuvres des années 50 à nos jours...

Mais il n'échappe pas au problème que rencontrent tous les musées, un problème d'espace pour conserver et entreposer les œuvres, même si certaines d'entre elles existent dans un coffre fort sous forme de certificat, évolution contemporaine oblige...

Pour l'anecdote, l'espace à Genève qui contient le plus d'œuvres d'art en Europe c'est le dépôt du Port Franc.

Les musées et autres lieux institutionnels ne sont pas les seuls espaces à exposer de l'art.

Dans le domaine de l'art contemporain on distingue comme je l'ai déjà évoqué les espaces alternatifs, autogérés, les galeries qui ont un but marchand et les espaces d'art, qui comme Andata Ritorno, ou Attitudes, crée il y a plus de 15 ans, n'ont pas comme but premier de vendre de l'art mais de se consacrer à la recherche artistique, au développement de projets et d'expositions...

Les centres d'art ont une vocation similaire, un rôle de découvreurs, ils sont généralement aussi des lieux à multifinancement, dont bien sûr le financement public est essentiel.

L'implantation du Mamco à la SIP a vu l'essor du quartier de Plainpalais, notamment avec tous les nouveaux bistrotts à la rue de l'Ecole-de-médecine, d'ateliers divers et plus particulièrement l'attraction exercée par le Mamco d'une quinzaine de galeries parmi les plus réputées sur le marché de l'art international. Ces galeries sont réunies dans l'association Quartier des Bains, qui propose des vernissages communs quatre fois par an... Les visiteurs et clients viennent de l'étranger pour ce vernissage qui amène la foule, le marché de l'art est à son apogée en ce début de nouveau millénaire, nous vivons à une époque où certains artistes sont cotés en bourse avant même l'anniversaire de leur 40 ans, et où leur production passe par les ventes aux enchères... de nouvelles formes apparaissent et interrogent dans le paysage des arts plastiques...

Pendant 10 ans, le Mamco, le Centre pour l'image contemporaine, le Centre pour la photographie, le Centre d'édition contemporaine et le Centre d'art contemporain ont élaboré un projet commun appelé

BAC+3 afin de se réunir dans le même bâtiment de la SIP. Le départ du musée Jean Tula il y a deux ans à vu la réunion physique de quatre partenaires s'opérer, sous l'impulsion du magistrat, il ne manquait plus que le CIC. Actuellement le projet a été totalement revu si bien qu'il ne satisfait plus l'ensemble des cinq partenaires et est totalement reconsidéré, ceci dit la subvention de 600'000 francs existe toujours pour le BAC+3, mais n'est plus utilisée par les cinq partenaires.

À suivre...

Nous concluons donc sur quelques pistes de réflexions qui pourraient être développées lors des travaux de ce Forum :

- Comment trouver des moyens pour développer ou créer de nouveaux lieux de travail.
- Réfléchir à un statut d'artiste, ce qui lui permettrait de n'être pas toujours dans la précarité.

Trouver un équilibre entre subventions publiques et privées, ce qui permet de garder une diversité artistique.